

**LA SENSIBILITÉ SOCIALE ET NATIONALE  
DE SÁNDOR GIESSWEIN.  
LES DILEMMES POLITIQUES D’UN PRÊTRE  
CATHOLIQUE<sup>1</sup>**

CSABA SZILÁGYI

Université Catholique Pázmány Péter, Doyen de la Faculté des lettres  
E-mail : szilagyi.csaba@btk.ppke.hu

*Aliud est facta narrare, aliud docere facienda;  
historia facta narrat fideliter atque utiliter.  
(S. Augustinus: De doctrina Christiana, II. 28.)*

Qui était Sándor Giesswein ? Son nom figure à côté de ceux d’Ottokár Prohászka (1858–1927) et Béla Bangha SJ (1880–1940), lorsqu’il s’agit de nommer les principales figures de la renaissance catholique en Hongrie au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ajoutons aussitôt : ce sont trois noms pour trois routes bien différentes, qui ont par la suite été appréciées comme telles. Ce qui les rapproche, c’est qu’ils ont tout trois cherché des solutions aux problèmes sociaux-politiques apparus dans les années 1900.<sup>2</sup>

**Mots-clefs :** Sándor Giesswein, Ottokár Prohászka, Béla Bangha, Pannonhalma, progressisme chrétien, partis politiques chrétiens, république des conseils

J’ai fait la connaissance de Giesswein lorsque j’étais lycéen. En tant qu’élève au lycée bénédictin de Győr, dans les années 1970, j’eus maintes fois l’occasion d’entendre son nom – car il avait été chanoine à Győr – prononcé par l’un de mes deux professeurs également religieux dans l’ordre de saint Benoît. Le premier d’entre eux, Gyula Jánosi OSB (1910–1978), professeur de latin et d’histoire, avait alors l’intention de publier un livre sur la vie de Giesswein, auquel il travailla jusqu’à sa mort sans parvenir au bout de son projet. Son manuscrit portait le titre suivant : *Aux seuils des temps nouveaux. La vie et l’époque de Sándor Giesswein.*<sup>3</sup> Il fut aidé dans son projet par le second professeur, László Cziráki OSB (1915–1981), dont les disciplines étaient le hongrois et le français.

En novembre 2011, je me suis rendu avec un certain émoi à la bibliothèque de l'abbaye de Pannonhalma, pour y lire enfin le manuscrit en question, resté inédit<sup>4</sup>. Sa lecture est édifiante : au beau milieu de l'historiographie marxiste propre aux années 1970, l'ouvrage s'efforce de montrer que bien avant l'avènement du « socialisme », un prêtre catholique s'est courageusement élevé en faveur des « petites gens ». Du reste, un extrait du manuscrit fut publié en 1977, dans l'album annuel du lycée bénédictin « Czuczor Gergely » de Győr imprimé à l'occasion du 350<sup>e</sup> anniversaire de l'institution. Certes, le raisonnement déployé par Gyula Jánosi reflète tout de même la pression de l'historiographie marxiste, montrant ce que pouvait être à l'époque cette petite marge de manœuvre dont bénéficiaient alors les auteurs dans le domaine de l'histoire de l'Église. On relèvera en particulier la fréquente autocritique et certains détails dans la terminologie qui ont pris aujourd'hui un sens qu'ils n'avaient pas au moment où le texte a été écrit : « l'époque à laquelle Giesswein vivait était riche en tensions spirituelles et sociales. La vie de l'Église ne faisait pas exception. Non pas tant au sein de l'Église hongroise elle-même, où régnaient encore les vieilles formes baroques de plus en plus vides, complètement dépassées, mais plutôt en Occident où le catholicisme bourgeois (*sic*), renouvelé dans l'esprit de Léon XIII, s'efforçait d'harmoniser les anciennes et les nouvelles valeurs, de s'adapter au monde bourgeois. Finalement, en Hongrie aussi, à la fin du siècle, quelque chose allait se passer. Le catholicisme hongrois finit par s'éveiller à la conscience, non sans rencontrer sur son chemin le lourd héritage de l'époque baroque. Giesswein fut un représentant de ce progressisme dans ses multiples aspects, au nom du catholicisme hongrois, mais aussi du catholicisme universel. Du reste, il n'a jamais cessé, même après sa mort, de s'opposer aux milieux catholiques hongrois. Aujourd'hui, l'intérêt pour sa personne se manifeste tant parmi les catholiques que parmi les marxistes. [...] Au début de sa carrière, Ákos Mihályfi<sup>5</sup> voyait en lui un apologiste contemporain. En 1903, on le considérait comme le leader du réveil catholique. En 1921, lors du quarantième anniversaire de sa carrière d'écrivain, la gauche le fêta avec enthousiasme, notamment pour son œuvre en tant que rédacteur en chef de la revue *Auróra*<sup>6</sup>. Giesswein s'éloignait de plus en plus du catholicisme officiel, attaché aux formes baroques vidées de leur sens et de plus en plus chauvin. Il s'est dressé courageusement contre la terreur blanche, contre l'antisémitisme. [...] En 1923, officiant lors de ses obsèques, Ákos Mihályfi constata qu'il enterrait un véritable grand homme, car seulement aux enterrements des grands hommes on a coutume de voir autant de visages de petites gens émus – ils étaient des dizaines de milliers. Toute sa vie et même après sa mort, il eut des adversaires. Aujourd'hui, l'intérêt pour sa personne se manifeste parmi les catholiques et parmi les marxistes. Dans son étude publiée à la revue *Világosság*<sup>7</sup>, Jenő Gergely a observé que si Prohászka était beaucoup mieux renseigné que Giesswein sur le marxisme, sur le plan du progressisme social proprement dit, Giesswein avait des positions bien

plus proches d'Ervin Szabó ou Zsigmond Kunfi<sup>8</sup>, voire partageaient entièrement les conceptions de ces derniers. Aujourd'hui, nous, les catholiques, nous voyons en lui le représentant du renouveau catholique du type le plus progressiste sur le plan social, et aussi, dans ses vues prophétiques et dans son attitude personnelle, l'un des pionniers les plus brillants des idées de Vatican II. »<sup>9</sup>

Dans ce texte, il apparaît que Jenő Gergely s'occupait déjà, dans les années 70, de la vie et de l'œuvre de Giesswein. Si le professeur Gergely est toujours resté fidèle à ses conceptions historiques, il lui est aussi arrivé, au besoin, de réviser ses thèses plus personnelles. Mais il a surtout accompli un travail colossal de recherche dans le domaine du christianisme social. En 2007, nous avons organisé ensemble, dans le cadre de l'Académie jésuite « Faludi Ferenc », un colloque consacré aux questions sociales entre les deux guerres. Sa tâche était de nous donner une synthèse de l'histoire du christianisme social à la lumière des « recherches les plus récentes ». De prime abord, il affirma être surpris par la question, prétextant avoir déjà tout écrit sur le sujet. Néanmoins, peu à peu, il se mit à s'exprimer avec un enthousiasme croissant. Les actes de ce colloque ont été publiés en 2008 par mes soins, aux éditions Gondolat avec le soutien de l'Académie « Faludi Ferenc » et de la fondation István Barankovics<sup>10</sup>. C'est sans doute ainsi que j'ai acquis la réputation de m'intéresser au thème qui nous occupe aujourd'hui, en particulier à Giesswein. Outre celui du professeur Gergely, il convient aussi d'évoquer le nom d'Erzsébet Szolnoky, décédée en avril 2011, auteur de l'unique biographie de Sándor Giesswein publiée à ce jour<sup>11</sup>. Je me suis largement appuyé sur ses résultats ainsi que sur le travail de László T. László<sup>12</sup>.

Après une brève présentation biographique de Giesswein, je tenterai de mettre en évidence des faits, des événements qui ont jusqu'à présent échappé à la recherche ou n'ont pas été, selon moi, considérés à leur juste mesure. Je ferai référence, bien sûr, aux textes les plus importants de Giesswein, en particulier – sans prétention à l'exhaustivité – aux discours qu'il a prononcés à la Chambre<sup>13</sup>. J'ai inscrit, en sous-titre de ce travail, « dilemme politique ». Il s'agit d'un angle d'attaque important, comme en témoigne lui-même le contexte de la carrière de Giesswein, qui débuta en politique sous la monarchie austro-hongroise, connut une guerre puis une ou deux révolutions et enfin termina sa carrière dans un royaume sans roi<sup>14</sup>.

Giesswein est né le 4 février 1856 à Tata, dans une famille d'origine alsacienne dont les ancêtres avaient émigré en Hongrie au temps de Marie-Thérèse. Il a suivi sa scolarité à Tata puis à Győr en obtenant son baccalauréat au lycée des bénédictins de cette ville. C'est là qu'il fut aussi ordonné prêtre en 1878. Par la suite, il continua à étudier à Budapest, à la faculté de théologie de l'Université Pázmány où il obtint, en 1880, le grade de docteur en théologie. En 1914, il fut admis en tant que membre à l'Académie des sciences hongroise. Son champ de compétence, en tant que chercheur, embrassait l'archéologie biblique, l'étude compa-

rée des religions, la linguistique générale, la philosophie sociale et la sociologie, etc... Il maîtrisait huit langues, ce qui ne l'empêcha pas d'être en Hongrie le vulgarisateur enthousiaste de l'espéranto. En 1903, il fut nommé vice-président de la Société ecclésiastique Szent István, cadre dans lequel il allait fonder une Académie éponyme. C'est en 1898 qu'il se lança dans la politique en fondant à Győr la première association hongroise de travailleurs chrétiens. En 1905, il fut élu dans la circonscription de Mosonmagyaróvár en tant que candidat du Parti catholique populaire (conservateur), tout en mettant l'accent sur un programme social. Dès lors, il allait être élu à toutes les échéances électorales, non sans changer parfois d'étiquette politique, mais en restant toujours fidèle au même programme. Il est mort le 15 novembre 1923 à Budapest<sup>15</sup>.

D'emblée, il m'a paru intéressant de comprendre ce qui avait provoqué chez Giesswein l'apparition de la sensibilité sociale. Ceux qui se sont occupés de sa vie et de son œuvre n'ont pas véritablement abordé la question. Ou plutôt, ils se sont contentés d'évoquer l'influence de l'encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII, connu pour avoir éveillé en Hongrie l'intérêt de l'Eglise pour le monde ouvrier<sup>16</sup>. Il me semble que l'intérêt de Giesswein remonte beaucoup plus loin en arrière, comme on peut d'ailleurs le constater en consultant un ouvrage adapté d'un livre étranger, publié en 1876 par l'école de littérature religieuse hongroise du grand séminaire de Budapest et intitulé *La question ouvrière et le socialisme*<sup>17</sup>. Entre 1874 et 1877, Giesswein poursuivait des études de théologie à Budapest et résidait au séminaire, qui se situe encore aujourd'hui dans les mêmes bâtiments que l'école de littérature religieuse hongroise. Je ne fus pas surpris en constatant que le nom de Giesswein figurait parmi ceux des contributeurs. Certes, il est difficile d'établir avec précision son rôle dans la traduction (comme il connaissait très bien l'allemand, il est possible qu'il y ait pris une part très active). Quoiqu'il en soit, sa participation est avérée. D'ailleurs, quel livre est-ce, au juste ? Il s'agit d'un ouvrage de 300 pages dont l'auteur est Karl Wilhelm Reischl, professeur à l'université de Munich. On y envisage d'abord la question ouvrière sous l'angle religieux, puis on fait l'analyse du socialisme d'un point de vue théorique de même que dans ses solutions les plus concrètes. L'auteur évoque, par exemple, la grève, mais aussi la question féminine (cause en faveur de laquelle Giesswein allait aussi s'engager). Reischl s'intéresse spécifiquement à la situation des femmes « célibataires ou veuves qui n'ont d'autre moyen de subsistance que leurs deux bras<sup>18</sup>. » Sur cette question, au cours des discussions échangées à la Chambre en 1919 dans le cadre de la proposition de loi interdisant le travail nocturne des femmes dans l'industrie, Giesswein soulignait comment le choix d'accorder plus d'autonomie économique aux femmes, en leur permettant de s'élever au-dessus de leurs occupations anciennes, au sein du cercle purement familial, ne leur avait pas pour autant procuré un nouveau territoire spécifique. Elles étaient simplement devenues des « chefs de famille »<sup>19</sup>. Revenons au livre de Reischl. Ce dernier donne

aussi des informations sur Mgr Ketteler, évêque de Mainz, pour qui « la question sociale ne [pouvait] être résolue que par le christianisme<sup>20</sup>. » Il me semble évident que cet ouvrage a mis Giesswein sur la voie du christianisme social. En 1913, ce dernier allait publier *Keresztény szociális törekvések a társadalmi és gazdasági életben* (« Le projet chrétien social dans la vie sociale et économique »).<sup>21</sup> Selon moi, il s'agit précisément d'une adaptation du livre de Reischl. D'ailleurs, Giesswein y présente dans le détail la vie et la pensée de Ketteler<sup>22</sup>. Il évoque également les théoriciens du mouvement chrétien social français, comme Le Play<sup>23</sup>. D'après Erzsébet Szolnok, Giesswein reprochait à Le Play son idéalisme ; celui qui connaissait réellement l'existence des ouvriers européens, quant à lui, « ne tenait pas la forme du gouvernement comme déterminante de la paix sociale, mais seulement le niveau moral et l'observation des dix commandements. [...] Le fondement de l'État est nécessairement [...] l'éthique familiale<sup>24</sup>. »

Que signifie l'expression « christianisme social » ? La question est légitime, y apporter une réponse satisfaisante n'est pas une chose aisée. Du reste, cela exige une analyse de type historique. D'une part, il faut s'intéresser à l'évolution des relations entre l'Église et le prolétariat. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ces relations ont connu des difficultés, car l'Église a d'abord considéré l'industrialisation et ses conséquences comme un processus de sécularisation et d'appauvrissement du prolétariat. D'après l'Église, cet appauvrissement avait pour cause la disparition du système patriarcal. Conformément à ce diagnostic, le remède préconisé devait avoir pour seuls fondements la rechristianisation et la charité. C'est ainsi que la création de syndicats chrétiens (par exemples : l'Association des travailleurs catholiques ou les Syndicats professionnels chrétiens) était envisagé avec suspicion, ceux-là étant assimilés à « l'athéisme militant social-démocrate et à ses visées subversives<sup>25</sup>. »

Dans la terminologie hongroise, le concept de christianisme social à proprement parler remonte au début des années 1890, entre autre dans les textes d'Ottokár Prohászka<sup>26</sup>. Sur la base des analyses de Sándor Giesswein, on peut en résumer ainsi le contenu : il s'agit d'une orientation de la politique sociale dont le but, fondé sur l'éthique chrétienne, est de s'opposer aux injustices sociales liées à l'autoritarisme individualiste en préconisant des réformes sociales en vue d'un développement social sain. Dans une formule particulièrement frappante, Giesswein affirme que si la social-démocratie dit : ce qui est à toi est à moi, le fondement du christianisme social, au contraire, est : ce qui est à moi est à toi<sup>27</sup>. En 1921, dans un article de la revue *Nyugat*, Miksa Fenyő<sup>28</sup> a résumé ainsi le christianisme social de Giesswein : « chez [lui], le terme de christianisme social a valeur d'obligation apostolique : toutes les questions que posent actuellement l'évolution et la division de la société appartiennent au christianisme. L'individualisme sans frein est-il un danger perpétuel pour les masses ? L'organisation sociale des masses appartient au christianisme, qui est le rempart moral contre

la toute puissance de l'individu. Y a-t-il lutte des classes ? Si c'est le cas, le devoir du christianisme est de prendre position du côté des opprimés en confiant à ces derniers les armes du combat éthique. Ce n'est pas seulement une obligation ; cela ne peut être autrement. Il n'existe pas de pensée sociale qui ne nous soit parvenue à travers les conceptions chrétiennes<sup>29</sup>. »

Le mouvement chrétien social hongrois a commencé à se structurer au cours des premières années du XX<sup>e</sup> siècle, soit une quinzaine d'années après ceux d'Europe occidentale. En 1903, Giesswein donna l'impulsion aux premières associations chrétiennes sociales puis, en 1905, il prit la présidence d'une Fédération nationale des Associations chrétiennes sociales (*Keresztény Szociális Egyesületek Országos Szövetsége*). Jenő Gergely a attiré notre attention sur un fait important : c'est en 1905 que les membres des associations généralistes commencèrent à s'organiser en profession et qu'ainsi apparurent les « sections professionnelles » sur lesquels s'est plus tard développé de manière autonome le syndicalisme chrétien<sup>30</sup>.

Dans son numéro du 29 novembre 1905, le journal chrétien social *Igaz Szó* [« la parole de vérité »] rendit public un programme qui puisait largement dans la pensée de Giesswein. Parmi les 23 points avancés, on remarquera en particulier la déclaration de guerre contre la social-démocratie athée, accusée de priver les travailleurs de leur religion. Parmi les revendications politiques figurent le droit de vote universel, secret, direct et organisé à l'échelle de la commune, ainsi que « la garantie et la réglementation par la loi de la liberté de réunion<sup>31</sup>. »

La Fédération nationale des associations chrétiennes sociales fut transformée en parti politique en 1910, prenant le nom de Parti national chrétien socialiste (*Országos Keresztény Szocialista Párt*). Giesswein en fut dès le début le directeur exécutif, puis le président à partir de 1913. En 1910, il avait quitté le Parti catholique populaire (*Katolikus Néppárt*), qu'il considérait trop peu enthousiaste, notamment sur la revendication du suffrage universel. Cela n'empêcha pas les deux partis de fusionner en février 1918 en formant le Parti populaire chrétien social (*Keresztény Szociális Néppárt*), dont le président fut le comte Aladár Zichy, personnalité peu en vue sur le plan politique (cette formation politique allait bientôt être dissoute par la République des conseils). Il me semble important de mentionner ces questions institutionnelles, car elles mettent en évidence un trait déjà souligné chez Giesswein : pour lui, l'association à un parti politique n'était pas un but, mais un moyen. Miklós Nagy a exprimé cela d'une manière particulièrement bien choisie dans un album d'hommage paru en 1925 : « il est difficile à classer. Les politiciens hongrois se rangent habituellement en deux catégories bien distinctes : les premiers répondent à l'esprit de parti, les seconds sont imprégnés de droit public. Chez Giesswein, l'une comme l'autre de ces deux tendances étaient totalement absente. Pour ainsi dire, rien ne lui était plus étranger que les mesquineries de la politique politicienne<sup>32</sup>. »

Ses conceptions politiques se manifestent dans les discours qu'il allait prononcer à la Chambre au cours des années suivantes. Voyons quelques extraits marquants, jusqu'en 1918. En 1907, par exemple : « Si l'on se trouve en face d'une transformation politique, il est essentiel de consolider d'abord les fondements sociaux, mais, en face d'une évolution politique, il faut d'abord poser les bases du développement social.<sup>33</sup> » Pour Giesswein, l'idéal vers lequel devait tendre tout projet social est une société nationale forte et équilibrée, dont la colonne vertébrale est la classe moyenne et le principe fondamental le respect du travail. « Notre principale préoccupation doit être, pour ainsi dire, de procurer à l'État une classe moyenne saine, sereine et intellectuellement formée, pas au dépens de la classe inférieure, mais, au contraire, de sorte que des plus inférieures couches du prolétariat puisse émerger ladite classe moyenne<sup>34</sup>. » Parmi les membres de la classe moyenne, il évoquait notamment les petits industriels et artisans auquel l'État se devait d'apporter un soutien attentif. « Du point de vue de la nation hongroise – soulignait-il – ce serait selon moi un grand danger que les soi-disant petites gens, la grande masse, la colonne vertébrale de la nation, c'est-à-dire les petits industriels et artisans dont le rôle est d'être ensemble la source de l'indépendance nationale, ce serait un grand danger que ces petites gens viennent à disparaître ou à se prolétarianiser<sup>35</sup>. » Sur le droit de grève, il s'exprimait ainsi : « la grève est une question de pouvoir » contre laquelle doit être mise en place une organisation juste du travail à l'échelle nationale. Il importait selon lui d'éviter « autant que possible la nécessité de lutter », car « la justice ne viendrait pas du coup de poing, mais devait être décidée en vertu de principe éternel<sup>36</sup>. » Du reste, Giesswein ne faisait pas un secret sur le fait que « ses syndicats [chrétiens], peu structurés, étaient comme les troupes auxiliaires des véritables syndicats très structurés<sup>37</sup>. » Voici ce qu'il disait pourtant sur le rôle de la religion : « et puisque la religion est le facteur social le plus puissant, il est impensable qu'elle puisse être absente de l'éducation aux questions sociales<sup>38</sup>. » Giesswein rêvait d'un État dans lequel la conséquence du suffrage universel ne serait pas de précipiter la nation tout entière au niveau spirituel et moral des classes les plus nombreuses, mais, au contraire, d'élever les classes inférieures à un meilleur niveau intellectuel et moral. Il soulignait ainsi le fait que la démocratie ne peut perdurer que sur un fondement moral. Ailleurs, il disait : « là où le Parlement est élu sur une base la plus démocratique possible, [...] on a su mettre en application les exigences sociales du monde moderne. [...] le suffrage universel – écrit-il – est selon moi une garanti que la sensibilité sociale soit placée dans le contexte le plus étendu possible. Parce que j'admets que l'on conçoive de très bons programmes sociaux, mais il est encore plus impératif, pour leur mise en œuvre, de bénéficier du soutien de l'ensemble de la population<sup>39</sup>. » Sur la liberté, il s'exprimait ainsi : « toute liberté est bonne, à condition qu'elle réponde à certaines règles, en se gardant d'en faire des lois rigides<sup>40</sup>. » Sur la composition du parlement : « tout parlement

a nécessairement une aile conservatrice et une aile progressiste, c'est seulement ainsi que le développement peut être harmonieux<sup>41</sup>. » La solidité de l'union nationale n'était selon lui en aucune manière fondée sur la race, mais plutôt sur la culture, ainsi le facteur capital n'était-il pas la langue, mais le degré d'unification de la pensée au sein de la nation<sup>42</sup>. On pourrait continuer à citer, mais il me semble que ce florilège suffit à donner une idée assez complète de la pensée de Giesswein.

En 1917, Giesswein s'écarta de ses habitudes lorsqu'il préconisa l'alliance, non pas avec les démocrates libéraux, mais avec les sociaux-démocrates. La raison de ce retournement n'était autre que la lutte commune en faveur du suffrage universel et secret et pour une meilleure protection des travailleurs. D'autre part, cette même année, une plateforme d'un rapprochement possible avec les Radicaux était la condamnation de la guerre et la question de la paix<sup>43</sup>. L'ancien Premier ministre lui-même, István Tisza, avait ces paroles sévères au parlement : « [...] dans cette maison même, trouve-t-on des politiciens dont le regard est assez large et clairvoyant pour se rendre compte que l'avenir est bien là et qu'il est impossible à barrer ; qu'il dépend de la force résidant dans le peuple. Cette force crée elle-même son chemin et si la compréhension vient à manquer à son égard, elle risque de se frayer un chemin qui ne nous paraîtra pas souhaitable, un chemin qui, peut-être, passera par la violence<sup>44</sup>. » Ces paroles furent malheureusement prophétiques, puisqu'un an plus tard allaient se déchaîner les violences révolutionnaires et antirévolutionnaires.

Sur son engagement dans le Bloc pour le suffrage universel (*Választójogi Blokk*) en 1917, Giesswein eut l'occasion de s'expliquer auprès du Cardinal primat, Mgr János Csernoch : « j'ai parlé avec un responsable du Centrum à Berlin, qui dirigeait alors les affaires étrangères [il s'agit de Erzberger]. Il m'a dit : nous coopérons désormais avec le Parti social-démocrate et nous avons trouvé la bonne formule, qui pourra nous conduire jusqu'à la fin de la guerre. Il m'a encouragé à œuvrer en ce sens en Hongrie, au moyen de la coopération avec les groupes de gauche. C'est ainsi que j'ai finalement pris la décision d'entrer en contact avec les radicaux, les sociaux-démocrates et d'autres mouvements orientés à gauche<sup>45</sup>. »

Après l'échec de la République des conseils, Giesswein constata un tel dévoiement des idées chrétiennes sociales authentiques parmi les « nouveaux chrétiens » récemment convertis en masse qu'il renonça à joindre le Parti de l'union nationale chrétienne (*Keresztény Nemzeti Egyesülés Párt*). Il décida de fonder un nouveau parti et fut attaqué pour cela. On lui reprocha d'avoir ruiné l'union du camp chrétien. C'était notamment l'avis de Prohászka. D'ailleurs, on ne pardonnait pas à Giesswein d'avoir collaboré en pleine révolution avec les partis de gauche. Dans le *Lexicon catholique* dirigé par Béla Bangha, on peut lire : « à la fin de sa vie, il fit excès d'optimisme et, mû par sa bonne foi, il se rapprocha de certains cercles radicaux, ce que beaucoup lui reprochèrent<sup>46</sup>. »



En 1921, il justifiait ainsi son action politique : « La question sociale ne relève pas seulement de l'économie, elle doit aussi susciter la recherche d'une meilleure justice, elle est donc une question morale. C'est la plateforme sur laquelle se rencontrent le socialisme et le christianisme, et c'est sur cette plateforme que doivent s'entendre la sociale-démocratie et le christianisme, grâce à l'institution sociale la plus répandue dans le monde, la plus universelle et véritablement l'institution morale et religieuse la plus internationale, à savoir le catholicisme. Selon moi, seule une entente entre ces deux grands systèmes internationaux est en mesure de remettre en place le monde dérangé dans lequel nous nous trouvons. Le premier, c'est l'Église, qui reste une puissance considérable sur le plan moral. Le second, c'est la social-démocratie, dont l'organisation économique donnerait les moyens de consolider l'alliance des peuples. Nous constatons tous en effet que le monde capitaliste, militariste et diplomatique ne tient compte ni des idées du Pape Benoît XV, ni de celles du président Wilson. C'est ainsi qu'ont été signés les traités de paix à Versailles et à Saint-Germain et surtout ceux de Neuilly et de Trianon. L'idée de droit des peuples a été développée par le Pape, de même que par l'organisation permanente de la paix à la Haye ou les conférences sociale-démocrates de Stockholm et de Zimmerwald. Il leur suffirait de s'entendre pour que la paix entre les peuples soit<sup>47</sup>. »

L'isolement dans lequel tomba Giesswein au sein de l'Église se mesure à la perte de sa position de président de l'Académie de Saint Étienne. Depuis 1903, il était vice-président de la Société de Saint-Étienne. En 1915, il avait proposé la fondation de l'Académie du même nom, dont il avait obtenu la présidence l'année suivante. L'Académie était divisée en quatre sections qui organisaient des soirées de lecture données par des sommités de diverses disciplines. En 1921, trente membres de l'Académie déposèrent une motion de censure contre Giesswein. « [Ses] éminentes qualités – disaient-ils – ont largement contribué à la fondation et au rayonnement de l'Académie. De même, au cours des quelques dernières dizaines d'années, il a considérablement concouru aux activités des mouvements du catholicisme hongrois dans les domaines scientifiques, sociaux, religieux et politiques, à travers son action inépuisable, tant sur le plan personnelle que littéraire, tant sur le plan intérieur qu'à l'étranger. Pourtant, au cours des dernières années, au sein de la vie publique (en dehors du ressort de l'Académie), il a émis de nombreuses fois des avis qui, tant du point de vue catholique que du sentiment et de l'intérêt national, s'écartent des convictions de la majorité des membres de l'Académie<sup>48</sup>. » Par conséquent, ils demandaient à Giesswein de se démettre de son titre de président. Ce que l'intéressé refusa de faire. Dès lors, on considéra que la chaise du président était vide, non sans déclarer que « l'on garderait avec estime et gratitude le souvenir des discours riches en idées et de l'infatigable activité déployée par l'ancien président dans l'intérêt de notre Académie<sup>49</sup>. » Son successeur, Albert Apponyi,<sup>50</sup> fut intronisé le 19 juin 1921 en présence du régent

Miklós Horthy en personne. Après 1920, Giesswein s'exprima peu à la Chambre. En 1923, il prit la tête d'un parti libéral-démocrate, le Parti de la réforme (*Reformpárt*), il signifiait ainsi sa rupture définitive avec la politique chrétienne conservatrice. La même année, il passa.

En guise de synthèse, on peut affirmer que le mérite de Giesswein est d'avoir posé les bases des idées du christianisme social en Hongrie. Jusqu'en 1918, il fut le seul représentant à la Chambre considérant comme relevant de son mandat de s'occuper du sort des « petites gens » (les sociaux-démocrates n'étaient pas présents au parlement !). Après 1919, il resta attaché à la conception d'"alliance" (d'après l'exemple allemand), selon laquelle il n'existait pas de solution à la question ouvrière sans la social-démocratie, cela en dépit de la participation du parti social-démocrate à la République des conseils. Il ne peut pas être tenu responsable du fait qu'après 1920, le « cursus chrétien » en cours de consolidation n'adopta pas une politique accordant plus d'attention à la question ouvrière et à la représentation des intérêts des ouvriers.

Après la deuxième guerre mondiale, István Barankovics (1906–1974)<sup>51</sup> fut celui qui allait relancer les principes chrétiens-sociaux – démocrates chrétiens dans le jeu politique hongrois. Dans son discours de campagne pour le Parti démocrate populaire (*Demokrata Néppárt*), en 1947, il prononça les paroles suivantes : « ce n'est pas un hasard si le Parti populaire a levé son drapeau dans la ville de Győr. C'est ici que sont nées la pensée politique du christianisme social moderne et la démocratie chrétienne, au tournant du siècle par la grâce d'un prêtre extraordinaire, le premier apôtre hongrois d'une mise en pratique de l'évangile sociale, le héraut en Europe centrale de la démocratie chrétienne moderne, défenseur du pacifisme, fondateur du premier syndicat chrétien hongrois, le précurseur et le héros tragique de la politique démocratique et chrétienne : Sándor Giesswein. Cette source véritable de toute politique chrétienne moderne, démocratique et sociale en Hongrie, dans laquelle nous voulons nous immerger, a jailli pour la première fois à Győr. Il n'est donc que justice que nous lancions notre premier appel dans cette ville, là où le premier prédicateur s'est élevé. Et en cela nous rendons hommage à celui qui a précocement représenté l'esprit de la démocratie chrétienne et du socialisme évangélique, œuvre pour laquelle il n'a été que trop tardivement reconnu<sup>52</sup>. »

\*\*\*

J'ai commencé avec, en guise de *motto*, une pensée de Saint Augustin : « aussi est-ce autre chose de raconter les choses qui sont déjà faites, et d'enseigner celles que l'on doit faire. L'histoire raconte fidèlement et utilement les choses faites et passées<sup>53</sup>. » En complément de cette pensée augustinienne, dont le thème est l'interprétation de l'histoire, et en guise de conclusion, je citerai Giesswein, sur le

même sujet : « en ce qui concerne l'écriture de l'histoire, je ne reconnais qu'une seule règle, celle d'être avant tout objectif, mais de manière à ne jamais cesser d'être subjectif. Et ne croyez pas qu'il y ait là un paradoxe, même si cela y ressemble de prime abord, ou lorsque l'on ne poursuit pas profondément la réflexion. Il faut être objectif dans l'écriture de l'histoire, car il faut éviter de corrompre les faits ou de donner à ces derniers un éclairage trompeur ; il n'est pas permis d'insérer parmi les événements des éléments imaginaires, il s'agit de relater l'histoire et non de la construire librement. Au demeurant, il importe aussi que l'écriture de l'histoire soit subjective. Retirons à l'artiste la subjectivité et il cesse d'être un artiste [...]. Que l'objectivité ne s'impose pas au détriment de la subjectivité. »<sup>54</sup>

### Notes

- <sup>1</sup> Première publication en hongrois : *Iustum Aequum Salutare*, XI, 2013/3, pp. 253–264
- <sup>2</sup> Ottokár Prohászka, évêque de Székesfehérvár, suscite régulièrement des discussions tant parmi les historiens que dans la vie publique. Son historiographie est riche. Voir, dans ce volume, la contribution de Ferenc Szabó SJ. Chaque année, le diocèse de Székesfehérvár organise une commémoration à l'occasion de l'anniversaire de sa mort. Les allocutions prononcées sont publiées. Le volume pour 2012 donne une longue bibliographie. Voir : Gergely Mózessy (dir.), *Prohászka-tanulmányok, 2009-2012*. A Székesfehérvári Egyházmegye Prohászka konferenciáinak előadásai. [Etudes sur Prohászka, 2009–2012. Textes des conférences du diocèse de Székesfehérvár sur Prohászka], Székesfehérvár, Editions des archives de l'évêché de Székesfehérvár et de Székeskáptalan, 2012. En outre : Szilágyi Csaba, « „Pro libertate”, Prohászka Ottokár beszéde a magyar ifjúsághoz II. Rákóczi Ferenc újratemetésekor, 1906. október 29-én » [« Pro libertate », Le discours de Prohászka à la jeunesse à l'occasion de la réinhumation de François II Rákóczi, 29 octobre 1906], in *Prohászka-tanulmányok...* op. cit., pp. 242–249 ; sur Béla Bangha, voir un article récent : Molnár Antal – Szabó Ferenc SJ, « Bangha Béla SJ emlékezete » [En souvenir de Bangha Béla SJ], *Távlatok*, 2010/3–4, Budapest, 2010. En outre : Szilágyi Csaba, « *Bangha Béla, a sajtóapostol* » [Bangha Béla, l'apôtre de la presse], in Molnár Antal – Szilágyi Csaba (dir.), *Múlt és jövő. A magyar jezsuiták száz éve (1909–2009) és ami abból következik* [Le passé et l'avenir. Le centenaire des jésuites hongrois (1909–2009), et leur œuvre], [Jubileumi konferencia, Budapest, 16-17 octobre 2009], Budapest, METEM Könyvek-73, 2010, pp. 51–65.
- <sup>3</sup> Un livre de Giesswein porte un titre similaire : *Új idők küszöbén. Társadalombölcseleti elmélkedés* [Au seuil des temps nouveaux. Réflexions philosophiques sur la société], Budapest, 1918.
- <sup>4</sup> J'exprime ici mes remerciements à Monsieur l'archiabbé de Pannonhalma, Asztrik Várszegi, qui m'a permis de consulter le manuscrit. J'étends ma gratitude, pour leur aide généreuse, aux responsables de la bibliothèque et des archives de l'abbaye : Madame Ilona Ásványi, directrice adjointe, Madame Éva Józsefné Hegedűs, bibliothécaire, et Monsieur Tamás Dénesi, directeur des archives. Le manuscrit existe en plusieurs exemplaires. Aux archives : un exemplaire dans les papiers légués par Gyula Jánosi. À la bibliothèque : un exemplaire réparti dans trois boîtes déposées par Gyula Jánosi. Deux versions tapuscrites sont également disponibles. Les fiches indiquent les références suivantes. Pour le manuscrit : BK 873/IV. 3. Pour les tapuscrites : BK 873/V. 3.

- <sup>5</sup> Ákos Mihályfi OCist (1862–1937), professeur universitaire de théologie.
- <sup>6</sup> La revue *Auróra*, fondée en 1919, était un hebdomadaire de vulgarisation sur des sujets ayant trait à la société et à la science (littérature, arts, politique et politique sociale, vie religieuse, éducation, question féminine, santé, économie, industrie, commerce, vie internationale). La « revue de la démocratie hongroise » fut dirigée par Sándor Giesswein jusqu'en 1923. Ensuite, par Dezső Szabó. Voir : [http://www.kosztolanyioldal.hu/sites/default/files/55\\_biblio-kd-3.pdf](http://www.kosztolanyioldal.hu/sites/default/files/55_biblio-kd-3.pdf) (dernière consultation : 18 août 2012).
- <sup>7</sup> Gergely Jenő, « Giesswein Sándor és a szocialista kapitalizmus » [Sándor Giesswein et le capitalisme socialiste], *Világosság*, 15, n°10, 1974, pp. 624–633.
- <sup>8</sup> Ervin Szabó (Ármin Schönfeld) (1877–1918) : sociologue, bibliothécaire. Membre depuis 1900 du Parti social-démocrate (MSZDP), il s'en écarta à partir de 1905 et se rapprocha progressivement de l'anarcho-syndicalisme. Voir : *Akadémiai kislexikon* 2, Beck Mihály et Peschka Vilmos (dir.), Budapest, 1990, p. 642 ; Zsigmond Kunfi (1879–1929) : politicien social-démocrate, membre du comité du MSZDP, représentant le plus éminent de la tendance dite centriste. Voir : *Akadémiai kislexikon* 1 ... op. cit., p. 1038.
- <sup>9</sup> A *Győri Czuczor Gergely Bencés Gimnázium Jubileumi Évkönyve* [Album jubilaire du lycée...], sous la direction du directeur, Bánhegyi Miksa, Győr, 1977, pp. 77., 78.
- <sup>10</sup> Szilágyi Csaba (dir.), *Szociális kérdések és mozgalmak Magyarországon, 1919–1945* [La question sociale et les mouvements sociaux en Hongrie, 1919-1945], Budapest, Faludi Ferenc Akadémia sorozata, Agora VI, 2008 ; Gergely Jenő, *A keresztényszocializmus a legújabb kutatások tükrében*. in: *Szociális kérdések... i. m.* 79–97.
- <sup>11</sup> Szolnoky Erzsébet, *Szociális igazságosság és keresztény szeretet. Giesswein Sándor a magyar keresztényszociális és kereszténydemokrata gondolkodás megalapozója* [La justice sociale et la charité chrétienne. Giesswein Sándor en tant que fondateur de la pensée chrétienne sociale et démocrate chrétienne en Hongrie], Budapest, 2003.
- <sup>12</sup> László T. László, *Egyház és állam Magyarországon 1919–1945* [L'Eglise et l'Etat en Hongrie de 1919 à 1945], Budapest, 2005. Parmi les plus importantes ressources : *Giesswein-émlékkönyv*. Kiadja az országos Emlékmű-bizottság [*Hommage à Giesswein*. Edition du Comité national d'hommage], Budapest, 1925 ; Gergely Jenő, « Giesswein Sándor a törvényhozásban (1905–1923) » [Giesswein Sándor et l'activité législative (1903-1925)], in Szabó B. István (dir.), *Kenyeres Zoltán-émlékkönyv. Értés – megértés* [Hommage à Kenyeres Zoltán. Les deux sens de la compréhension.] Budapest, 2004, pp. 92–107 ; Idem, « Giesswein Sándor, a politikus » [Giesswein Sándor le politicien] in *Demokrácia – Kereszténység – Humanizmus. Giesswein Sándor a modern kereszténység előfutára* [Démocratie – christianisme – humanisme. Giesswein Sándor comme précurseur du christianisme moderne], Budapest, 1994, pp. 29–41 (*Kereszténység és közélet sorozat*) [Série Christianisme et vie publique] ; Kern Tamás, *Giesswein Sándor társadalompolitikai tevékenysége* [L'action politique et sociale de Giesswein Sándor], *Köz-politika*, janvier 2002, pp. 35–50 ; Sarnyai Csaba Máté, « A szociális kérdés és a világi hívek szerepe az egyházban Prohászka Ottokár és Giesswein Sándor értelmezésében » [La question sociale et le rôle des laïcs dans l'Eglise selon Prohászka Ottokár et Giesswein Sándor] in *Szociális kérdések és mozgalmak Magyarországon ...* [La question sociale et les mouvements sociaux...] op. cit., pp. 163–178.
- <sup>13</sup> Les références du présent travail sont toutes imprimées, mais les discours à la Chambre sont aussi disponibles sur le site de la bibliothèque du Parlement <http://mpgy.ogyk.hu/>.
- <sup>14</sup> Il s'agit de la révolution d'octobre, dite des « chrysanthèmes » (1918), et de la République des conseils (1919), suivies par la régence de l'amiral Horthy.
- <sup>15</sup> Pour une biographie en détail de Giesswein, voir l'ouvrage de Szolnoky. Une version de Péter Kozák, plus brève, mais informative, est disponible sur le *Tudósportál* (conçu conjointement

par le Centre de recherche sur la société et l'Institut de soutien logistique aux centres de recherche de l'Académie des sciences hongroise. Responsables : Margit Balogh et Márton Tolnai). <http://www.tudosportal.hu/egy.php?id=4709>. Notons que la rubrique « mémoire » donne de nombreuses indications sur le « culte de Giesswein » jusqu'à ce jour.

- <sup>16</sup> On a fêté en 2011 le 120<sup>e</sup> anniversaire de la publication de l'encyclique *Rerum novarum*. À cette occasion, la chaire de droit et d'administration publique de l'Université catholique Pázmány Péter a publié un volume d'études : Tóth Tihamér (dir.), *120 éves a Rerum novarum*. Tanulmánykötet [Le 120<sup>e</sup> anniversaire de *Rerum novarum*], Budapest, A Pázmány Péter Katolikus Egyetem jog- és Államtudományi Karának Könyvei. Tanulmányok 11., 2012. Ce volume s'intéresse en particulier aux aspects juridiques de l'encyclique et à son impact sur la société jusqu'à ce jour. Notamment : Szilágyi Csaba, « A magyar szociálpolitika és a pauperizmus a *Rerum novarum* és a *Quadragesimo anno* korában » [La question sociale et le paupérisme en Hongrie au temps de *Rerum novarum* et de *Quadragesimo anno*, pp. 125–137].
- <sup>17</sup> *Munkáskérdés és socialismus*, Írta Dr. Reischl Károly Vilmos a müncheni egyetem volt r. tanára. Tudományos szakmunkák nyomán átdolgozta a Budapesti Központi Növendékpapság Magyar Egyházirodalmi Iskolája, Budapest, 1876 [La question ouvrière et le socialisme, par le Dr. Károly Vilmos Reischl, ancien professeur de l'université de Munich. Adaptation d'un ouvrage scientifique par l'École de littérature religieuse hongroise du grand séminaire de Budapest].
- <sup>18</sup> *Ibidem*, p. 338..
- <sup>19</sup> Nagy Miklós, « Giesswein Sándor mint politikus » [Sándor Giesswein comme politicien], in *Giesswein-emlékkönyv ...* [Hommage à Giesswein...], op. cit., p. 227 (discours prononcé le 27 juin 1911).
- <sup>20</sup> Reischl, *Munkáskérdés...* [La question ouvrière], op. cit., p. 316. Sur Ketteler, voir Kern Tamás, *Giesswein...* op. cit., p. 40.
- <sup>21</sup> Giesswein Sándor, *Keresztény szociális törekvések a társadalmi és gazdasági életben* [Le projet chrétien social dans la vie sociale et économique], Budapest, 1913. Cet ouvrage est accessible en ligne : [http://www.fszek.hu/mtda/Giesswein-Keresztenyszocialis\\_torekvesek.pdf](http://www.fszek.hu/mtda/Giesswein-Keresztenyszocialis_torekvesek.pdf) (dernière consultation: 18 août 2012) Szolnoky Erzsébet a écrit que cet ouvrage est le mûture de Giesswein. (Szolnoky, *Szociális...* op. cit., p. 74).
- <sup>22</sup> *Ibidem*, pp. 40–57.
- <sup>23</sup> Giesswein Sándor, *Keresztény ...* op. cit., pp. 57–76.
- <sup>24</sup> Szolnoky Erzsébet, *Szociális ...* op. cit., pp. 77–78.
- <sup>25</sup> *Egyháztörténeti lexikon 2*. [Lexikon d'histoire de l'Eglise], Budapest, 2009, pp. 923–924.
- <sup>26</sup> László T. László, *Egyház ...* op. cit., p. 52
- <sup>27</sup> Giesswein Sándor, *Keresztény...* op. cit., p. 1.
- <sup>28</sup> Miksa Fenyő (1877–1972) : critique, rédacteur, juriste, un des fondateurs de *Nyugat*. Voir : <http://www.pim.hu/object.02526c2b-fd6b-452a-9499-3f7711e273e9.ivy>
- <sup>29</sup> Fenyő Miksa, « Giesswein Sándor », *Nyugat*, 1921/8. (16 avril) <http://epa.oszk.hu/00000/00022/nyugat.htm> (dernière consultation: 18 août 2012)
- <sup>30</sup> Gergely Jenő, *A keresztényszocializmus ...* [Le christianisme social], op. cit., p. 80.
- <sup>31</sup> László T. László, *Egyház...* [l'Eglise...], op. cit., pp. 54–59.
- <sup>32</sup> Nagy Miklós, *Giesswein...* op. cit., p. 221.
- <sup>33</sup> *Ibidem*, p. 223 (discours du 16 mai 1907).
- <sup>34</sup> *Ibidem*, pp. 223–224 (discours du 5 juillet 1906).
- <sup>35</sup> *Ibidem*, p. 224 (discours du 1<sup>er</sup> décembre 1906)
- <sup>36</sup> *Ibidem*, p. 224.
- <sup>37</sup> *Ibidem*.
- <sup>38</sup> *Ibidem*, p. 227 (discours du 2 mai 1914).

- <sup>39</sup> Gergely Jenő, *Giesswein S., a politikus ...* [Giesswein S. politicien], op. cit., p. 31 (discours du 19 mai 1906).
- <sup>40</sup> Nagy Miklós, *Giesswein...*, op. cit., p. 230 (discours du 15 décembre 1913).
- <sup>41</sup> Ibidem, p. 230 (discours du 27 janvier 1912).
- <sup>42</sup> Ibidem, p. 230 (discours du 18 décembre 1911).
- <sup>43</sup> Giesswein est devenu en 1915 membre du Comité exécutif de l'organisation pour la paix perpétuelle dont le siège était à Bern. Voir : <http://lexikon.katolikus.hu/G/Giesswein.html> (dernière consultation le 19 août 2012).
- <sup>44</sup> László T. László, *Egyház ...* op. cit., p. 91.
- <sup>45</sup> Gergely Jenő, *Giesswein S., a politikus...* op. cit., p. 35.
- <sup>46</sup> László T. László, *Egyház...* op. cit., p. 146 (adn. 71).
- <sup>47</sup> Mihályfi Ákos, « Giesswein Sándor emlékezete » [en souvenir de Sándor Giesswein], in *Giesswein-emlékkönyv ...*, op. cit., pp. 36–37.
- <sup>48</sup> Mészáros István, *A Szent István Társulat százötven éve 1848-1998* [Le cent cinquantième de la Société de Saint Etienne 1848-1998], Budapest, pp. 148–149.
- <sup>49</sup> Ibidem.
- <sup>50</sup> Apponyi Albert (1846–1933) : président du parlement entre 1901 et 1903. Ministre de l'éducation et des cultes entre 1906 et 1910 puis en 1917 et 1918. Voir : *Akadémiai kislexikon* 1... op. cit., p. 110.
- <sup>51</sup> István Barankovics (1906–1974) : journaliste, homme politique chrétien démocrate, président du Parti démocrate populaire de 1945 jusqu'à la dissolution du parti en 1949. Voir : *Akadémiai kislexikon* 1... op. cit. p. 183.
- <sup>52</sup> Szokolczai György – Szabó Róbert, *Két kísérlet a proletárdiktatúra elhárítására*. Barankovics és a DNP 1945–1948, Bibó és a DNP 1956 [Deux tentatives contre la dictature du prolétariat, Barankovics en 1945-1948 et Bibó en 1956], Budapest, 2011, p. 313. (voir le programme : pp. 291–313.)
- <sup>53</sup> Pour ce motto, je suis redevable à Csóka J. Lajos OSB : *Szent Benedek fiainak világtörténete, különös tekintettel Magyarországra*, I–II., [Histoire mondiale des fils de Saint Benoît. Accent sur la Hongrie], Budapest, 1970, I., köt., 10–11.
- <sup>54</sup> *A szabad tanítás Pécsen 1907-ben tartott magyar országos kongresszusának naplója* [Compte-rendu du congrès sur l'enseignement libre organisé à Pécs en 1907], Vörösváry Ferenc (dir.), Budapest, 1908, p. 173.